

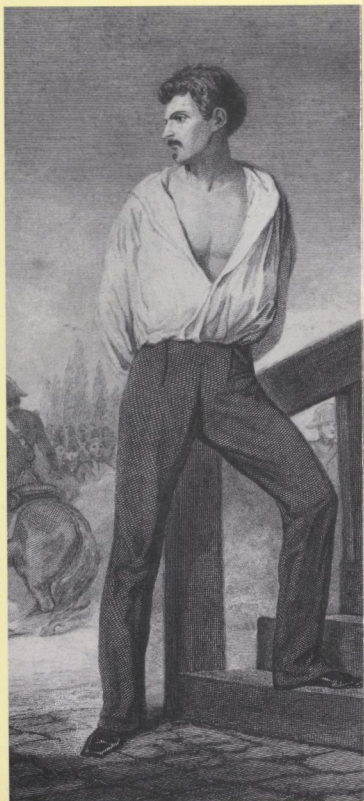
[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

46°Y²
GG8F11

ROBERT FABRE

**LE
SERGENT
BORIES**

**OU LA CONSPIRATION
DE LA ROCHELLE**



SOCIETE DES AMIS DE VILLEFRANCHE ET DU BAS-ROUERGUE

DU MEME AUTEUR

Quelques baies de genièvre

Lattès-Ramsay, 1976

Toute vérité est bonne à dire

Fayard, 1978

L'emploi au service de l'homme

Documentation française, 1979

Etre citoyen

J.O., 1984

Quatre grains d'Ellébore

Ramsay, 1990

LE SERGENT BORIES

OU

LA CONSPIRATION DE LA ROCHELLE

16° y²
66 844



*Ci-dessus : LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE,
allégorie d'après un dessin de Devéria*

*Ci-contre : MEDAILLON DE DAVID D'ANGERS
(Musée Urbain Cabrol, Villefranche-de-Rouergue)*

216 81 35

Robert FABRE

LE SERGENT BORIES

OU

LA CONSPIRATION DE LA ROCHELLE



Société des Amis de Villefranche et du Bas-Rouergue

1996

La Patrie les a vengés!!!

Dédié
Aux Amis.
de la
Liberté



Beno



Gouber

*Léon de Boriss, Gouber, Racule & Rommin
daté de Rucure le 8 Septembre 1822*

Monsieur le Procureur Général

*Vous nous sommes toujours en casation; c'est
une faiblesse de notre part, mais aujourd'hui nous
sommes plus que jamais disposés à mouvoir; on
meurt toujours bien, quand on meurt innocent!
La justice nous jugera, et nous l'espérons justice
nous sera rendue.*

*Nous vous enverrons le désistement pur et simple
de notre pouvoir.*



Raculle



Rommin

Fait d'après le dessin original saisi en 1822 (à tortis fait)



AVANT-PROPOS

De Spartacus à Garibaldi et Nelson Mandela, ils sont nombreux les combattants de la Liberté honorés par l'Histoire.

Plus modeste a été la destinée de Jean-François Bories, le chef des "quatre sergents de La Rochelle" exécutés sous la Restauration, en 1822. Ils furent pourtant l'objet d'un véritable culte populaire avant de tomber dans un injuste oubli.

La légende qui a entouré d'une aura d'admiration ces héros, morts pour la liberté, a-t-elle été trop complaisante à l'égard de ces jeunes soldats révoltés ?

Quelques esprits critiques l'ont prétendu. Certains ont souligné les imprudences commises, l'impréparation du soulèvement qui devait renverser la monarchie, la légèreté, voire la naïveté, des quatre sergents, plus idéalistes que réalistes.

Le peuple, qui ne s'y trompe pas, a salué le courage, l'abnégation même des conspirateurs carbonari, choisissant la guillotine plutôt que la dénonciation des meneurs du complot.

Il a reconnu en eux le souffle révolutionnaire de 1789 et l'attachement aux grands principes définis par la Déclaration des Droits de l'Homme.

C'est bien cet attachement aux valeurs essentielles exaltées par la devise "Liberté, Égalité, Fraternité" qui donne à l'aventure des quatre sergents sa valeur d'exemple.

Leur nom n'est plus familier aux jeunes générations. Il m'a paru utile de leur rappeler le sacrifice consenti par leurs lointains aînés à cette cause majeure qu'est la Liberté. Un anniversaire justifie cette commémoration. Voici deux cents ans, le 1^{er} juin 1795, Jean-François Bories naissait à Villefranche-de-Rouergue.

Villefranche, cette ville dont je suis originaire et dont j'ai été le maire pendant trente ans, se devait d'honorer en cette circonstance la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants.

Certes, notre cité, au début du siècle qui s'achève, reconnaissant enfin l'héroïsme de Bories, lui a élevé une statue et a donné son nom à une rue.

Certes, de nombreux ouvrages, de nombreuses études ont été consacrés aux quatre sergents.

J'aurais pu considérer que la multiplicité de ces témoignages histori-

ques apportait une lumière suffisante sur la conspiration qui a entraîné leur perte et assuré leur gloire posthume.

Du point de vue de l'historien, tout, ou du moins l'essentiel, a été dit.

Mon propos n'a donc pas été de rédiger une nouvelle monographie par compilation des ouvrages déjà parus.

J'ai voulu, sans me plier à l'objectivité exigée de l'historien, retracer le cheminement, depuis son enfance villefrancoise, de ce jeune Rouergat à la fois ambitieux et idéaliste ; son engagement progressif dans la lutte pour la Liberté, pour les principes républicains ; son héroïque sacrifice "pour l'exemple", afin que le peuple français se souvienne et que, écoutant son appel, lancé depuis l'échafaud, on ne fasse plus "couler le sang de ses enfants".

Il ne s'agit pas d'une réhabilitation. Bories n'en a pas besoin.

Ces pages sont une tentative d'explication — à la lumière de la situation de la France dans la période difficile de l'après-Napoléon, dans le cadre d'une petite ville de province où la tradition l'emportait alors sur le progrès — de l'évolution, dans un environnement familial et urbain peu ouvert aux idées révolutionnaires, d'un jeune garçon sensible à l'injustice et assoiffé de fraternité.

Les périodes de repli sur soi, de découragement, de doute qui suivent les grandes défaites nationales sont difficiles à traverser par les peuples vaincus.

Après la chute de l'Empire napoléonien, les Français vécurent mal ce rêve brisé : une nation affaiblie, le retour des potentats émigrés, le rétablissement de l'ancienne monarchie, la remise en cause des grandes et généreuses idées semées par la Révolution.

Comment un jeune provincial, imbu de ces principes, pouvait-il supporter ce retour à la tyrannie, sans s'engager dans l'armée de l'ombre, aux côtés de ceux qui luttaient pour le renversement du régime et le rétablissement de la République ?

Au récit chronologique, respectueux du déroulement exact des faits, j'ai préféré une réflexion subjective concernant les motifs de cet engagement, et le choix des décisions prises, éclairées par la force de l'idéal poursuivi.

Que les historiens me pardonnent cette méthode peu orthodoxe. J'ai relaté, sans trop altérer la réalité, les événements tels qu'ils se sont déroulés, mais j'ai créé, autour du héros de ce récit, des personnages et des circonstances imaginaires, dont la présence et le comportement expliquent mieux encore la pensée et l'action de Jean-François Bories.

Ce que j'ai écrit relève donc davantage du roman que du récit historique.

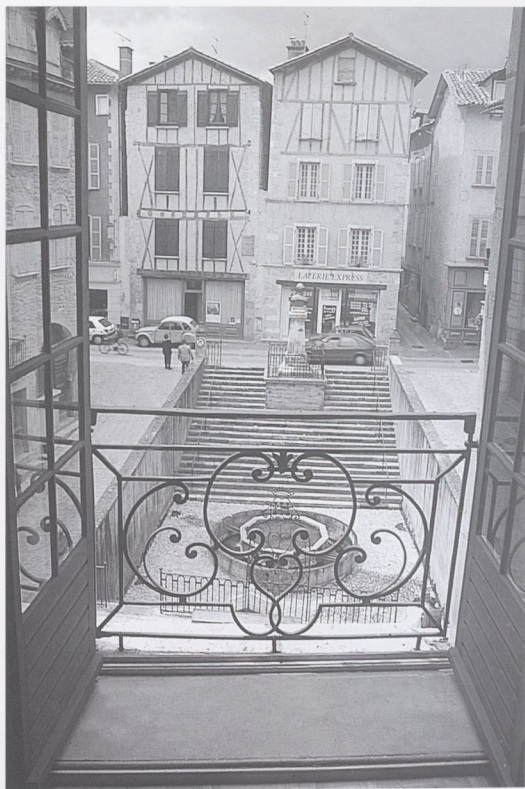
Au risque de subir moi-même d'acribes critiques émanant d'historiens pointilleux, je baptiserai donc cette fresque sans prétention de "roman historique". Mon objectif est double : rendre à mon compatriote Jean-François Bories l'hommage des générations actuelles au héros de la Liberté, et, bien plus difficile, satisfaire le lecteur qui voudra bien me suivre dans cette évocation.

* * *

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à celles et ceux qui, sous différentes formes, m'ont apporté un précieux concours :

Michel ALAUX, Gabrielle BONNET, Jean-Raymond BOUDOU, Maurice CLERC, Chantal DEMAREST, Patrice LESUEUR.



*PLACE DE LA FONTAINE ET MAISON NATALE DU SERGENT BORIES
à Villefranche-de-Rouergue (cliché de 1995)*

I

EN ROUERGUE

Trois jours. Un siècle pour Jean-François Bories jeté, sur ordre du colonel, sans considération pour ses galons de sergent-chef, dans un sombre cachot de la Tour de la Lanterne.

Aucune justification ne lui a été fournie. Depuis le départ de son régiment pour La Rochelle, il avait été mis aux arrêts pour le punir de son incartade : une rixe avec un garde suisse. Simple semonce, d'ailleurs non suivie d'effet. Une heure à passer, tous les jours, au poste de garde, suffisait à appliquer une sanction de pur principe. Toute liberté lui était laissée, le reste du temps, pour exercer sa fonction. Ce dont il profitait pour préparer, avec ses amis carbonari, le complot qui, partant du soulèvement du 45^{ème} Régiment d'Infanterie, et s'étendant à tout le pays, aboutirait au renversement du régime monarchique

Et voici qu'à l'arrivée à La Rochelle tout est changé. Il ne s'agit plus de simples arrêts, ni même d'arrêts de rigueur. Traité comme un malfaiteur, il est incarcéré, coupé du monde extérieur. Au pire moment ! A la veille du déclenchement des opérations militaires ! L'ordre venant de Paris peut arriver d'un moment à l'autre. Il faudra alors se mettre en rapport avec les conjurés civils de La Rochelle, donner le signal de la rébellion dans les casernes.

C'est lui, Bories, qui est responsable de la Vente du régiment et doit assumer la liaison avec la Vente centrale de Poitiers et la Vente suprême de Paris. C'est lui qui doit remettre aux conspirateurs les signes de reconnaissance, poignards, cocardes, foulards de couleurs, mouchoirs, cartes déchirées. . . Ces objets insolites dont la découverte révélerait le complot. A peine a-t-il eu le temps de confier la mallette qui les contient à l'aubergiste ami chez qui il dînait lors de son arrestation. Cachez bien fragile. . .

"Indispensable de la mettre en lieu sûr : mais je suis le seul à savoir où elle est. . . Je dois absolument sortir d'ici. Rien ne peut se décider sans moi. Comment entrer en contact avec mes amis ? Comment leur transmettre mes consignes ? Et éventuellement mes pouvoirs, à titre provisoire, en attendant ma libération."

Bories s'interroge :

"Je suis persuadé que le complot n'a pas été dévoilé. Je ne doute pas un instant de la loyauté de mes camarades. Aucun n'a pu renier son serment. Il n'y a pas de traître chez les carbonari."

Pourtant . . . il faut qu'il sache. Il faut qu'il agisse. S'évader ? Il n'y a pas à La Rochelle de forteresse plus inexpugnable que la Tour de la Lanterne.

Bories, une nouvelle fois, examine son cachot. Une porte de chêne renforcée de lourdes ferrures. Des murs épais et constellés de graffiti, preuve de la longue durée des séjours des précédents occupants. Une fenêtre étroite, biseautée comme une meurtrière et garnie de barreaux. Examen dissuasif de toute tentative d'évasion. L'étroite ouverture ne laisse filtrer que les derniers rayons du soleil couchant, abandonnant la cellule à une permanente pénombre. Les marées montantes apportent, dans un souffle tiède, la senteur iodée du varech. Du port tout proche monte le chuintement du ressac, succédant au clapotis des vaguelettes sur les flancs des navires au repos. Des bruits de chantier, des roulements de charrois, des appels de marins apportent, durant la journée, l'écho d'une vie extérieure.

Mais que sont insupportables ces longues nuits, noires et silencieuses, où s'échafaudent dans l'esprit de Bories les pires hypothèses : découverte du complot, arrestation de ses amis, conseil de guerre, galères, pelotons d'exécution. . . Dès l'apparition de la lueur glauque annonçant l'aurore, il s'agrippe aux barreaux de la fenêtre, aspire goulûment l'air marin, tente de chasser ces sinistres pensées.

Il essaie de retrouver dans sa mémoire les images de ses rêves d'enfant, alors que, petit terrien bien planté dans la glèbe rouergate, il se voyait à la proue d'un fringant voilier, cherchant au bout de sa longue vue le rivage au sable doré d'une terre inconnue. Il n'était pas, bien sûr, simple matelot, mais capitaine, seul maître à bord. Son héros était Surcouf le Corsaire, alors au faite de sa gloire.

Combien de fois s'est-il imaginé creusant des sillons dans les vagues profondes à la crête ourlée d'écume, cinglant, toutes voiles déployées, vers les lointaines Caraïbes. . .

Parfois, des tempêtes drossaient sa goélette vers des rives hostiles où gisaient les carcasses de vaisseaux échoués, ballottés au gré des marées dans le crissement de leurs armatures décharnées.

Parfois, les alizés guidaient le navire vers d'accueillants rivages où le balancement des palmiers projetait des ombres mouvantes sur un sable blanc, délavé par le soleil. . .

Le petit Aveyronnais ambitieux avait dû renoncer à un destin de glorieux corsaire et se rabattre sur l'infanterie, carrière moins prestigieuse, mais prometteuse d'avancement rapide dans une période de conflits européens permanents.

Ces rêveries —son seul moyen d'évasion— ne duraient guère. Bien vite, Bories revenait à des préoccupations plus immédiates. Avec, tou-

jours, ce leitmotiv : comment s'échapper, comment rejoindre ses camarades ? En particulier les trois autres sergents : Goubin, Pommier et Raoulx, ses adjoints directs, clés de voûte du complot, qui avaient son entière confiance ; mais en l'absence de Bories, leur vrai chef, auraient-ils la capacité de le suppléer, de prendre la direction du soulèvement ?

Le plus urgent était sans nul doute la récupération des signes de reconnaissance, indispensables aux agents de liaison et dont la découverte pouvait faire échouer le complot. Pour cela, il fallait être libre. . .

Au troisième jour de sa détention, Bories entrevit la solution. Aucune évasion n'étant possible, et aucun recours extérieur n'étant en vue, la seule issue était d'obtenir la complicité de ses gardiens.

Des circonstances exceptionnelles devaient le servir. Et puis la chance. . .

* * *

Bories avait gardé, cachées sous son dolman, les dernières lettres que lui avaient adressées à Paris, avant son départ, son père et sa sœur Antoinette. Quand le soleil, parvenu à son zénith, laissait pénétrer dans le cachot une lumière suffisante, il déplaçait les feuillets froissés, et relisait ces missives, seul lien matériel le reliant au pays natal.

Antoinette, c'était le badinage primesautier, la chronique, jamais méchante, des petits potins villefrancois. Et l'expression de son affection débordante pour son frère préféré. Jean-François appréciait cette fraîcheur et parcourait en souriant cette évocation de la vie provinciale, parsemée de joies exaltées et de drames à peine dévoilés.

La lecture de la lettre paternelle lui procurait des sentiments mitigés : indignation devant la misère du peuple, devant la servilité des élus, la versatilité des citoyens. Conviction accrue de la nécessité d'un changement de régime, et confirmation du bon choix de son engagement dans la lutte pour la liberté.

L'image de la vie villefrancoise que le père Bories tentait de donner à son fils était celle d'une cité tranquille, éloignée des intrigues de cour, épargnée par les troubles, vivant au rythme des saisons et des climats, des pénuries et des récoltes abondantes. A l'en croire, la bastide, bien enfermée dans la ceinture de ses murailles, coulait des jours calmes loin des conspirations, ignorant les délations et l'esprit de revanche.

Hors du souci de son approvisionnement, porteur d'abondance ou de famine, la population n'aurait, d'après le père de Jean-François, à se plaindre que du poids excessif des taxes et impositions. Mais, qui ne s'est plaint, à toutes les époques, sous tous les régimes, de la lourdeur des contributions, qu'elles se nomment gabelle ou cens ? . . .

Bien sûr, il y avait aussi la cherté du froment et, sur le marché, la hausse des produits alimentaires. Deux francs le kilo de pommes de terre, le vin des Tourettes à 20 francs l'hectolitre, on n'avait jamais vu cela ! Suivaient encore quelques jérémiades sur le seigle à 15 francs, le porc frais à 0 franc 60. . .

Encore fallait-il espérer que des gelées tardives ou des grêles de printemps ne viennent pas compromettre les récoltes. La corporation des vigneronns se rendait, à titre préventif, sous le porche de la collégiale pour accrocher au cou de la statue de la Sainte Vierge les premières grappes de raisins, à peine mûrissantes.

Pour éviter tout souci familial au soldat "exilé" à Paris, le tableau de la misère du peuple était présenté sous des couleurs à peine grises. Les délibérations des édiles de la ville ne semblaient refléter aucune inquiétude quant au sort de la population. De quoi s'inquiétait-on à la mairie de Villefranche pendant que sévissait un début de disette ? Des réparations à effectuer au clocher de l'église paroissiale ; de la subvention à allouer au collège communal et à l'école des Frères —en respectant une équitable répartition— ; de l'acquisition d'une pompe à incendie ; de l'achat de couvertures destinées aux enfants trouvés (on abandonnait beaucoup d'enfants, à cette époque de misère).

Pour faire oublier au peuple ses difficultés, on donnait des fêtes. Recette de tous les temps ! C'est ainsi que, quelques mois auparavant, la fête de la Saint-Louis, fête du roi, avait été célébrée en grande pompe.

Salves d'artillerie, feu de joie, messe solennelle, rien n'y manquait. Même pas, pour se faire pardonner cette munificence, la classique "distribution de pains aux pauvres".

Le résultat était là : la famille Bories, bien que descendant de huguenots, malgré son penchant pour la république, acceptait avec une sorte de résignation ce régime porteur d'inégalités criantes, d'injustices flagrantes, qui avait un seul mérite : avoir apporté la paix à un pays rendu exsangue par vingt années de guerre. Cet argument avait son poids.

Jean-François s'insurgeait contre l'apathie de la population villefrancoise. Comment pouvait-elle supporter l'hypocrisie ambiante, se laisser endormir par les tenants inavoués d'un véritable retour au servage ?

Comment ses concitoyens, qui avaient goûté à un régime plus libéral, pouvaient-ils tolérer ce retour au pouvoir d'une noblesse émigrée, ce mépris des acquis de la Révolution, dont l'inoubliable Déclaration affirmant "les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits" ?

Comment ces Rouergats, pourtant réputés de bon sens, pouvaient-ils, au lieu de lutter, eux aussi, pour un régime de liberté, s'intéresser aux dérisoires délibérations de leur municipalité portant sur des travaux de

routine ou de prestige : creusement d'un caniveau, reconstitution du carillon de Notre-Dame, tabernacle de Saint-Augustin. . . , alors que l'extrême misère chez les défavorisés forçait à ouvrir des ateliers de charité, des soupes populaires, alors qu'on rognait sur l'important, par exemple en supprimant les bourses communales —comme celle dont il avait bénéficié, et qui lui avait permis de s'instruire, lui Jean-François Bories—?

Comment ces Villefrancois, qui naguère avaient participé avec courage à la "Révolte des Croquants", pouvaient-ils afficher cette apparente indifférence ?

Comment pouvaient-ils chanter des *Te Deum* et danser sur les places, alors que les boulangers devaient incorporer un quart de farine de seigle avariée dans le froment pour fabriquer le "pain des pauvres" ?

* * *

Le soleil s'estompait dans les brumes du soir. Bories, la pénombre revenue, ne pouvait poursuivre sa lecture. Il s'allongeait sur le bas-flanc qui lui servait de couche et reprenait le fil de ses rêveries. Sa pensée allait d'abord vers Françoise, sa Françoise aimée qu'il avait quittée à son départ de Paris et dont il n'avait plus de nouvelles. Déchirante séparation, promesse d'une fidélité éternelle, ils avaient vécu, avec une totale sincérité, les moments tragiques et merveilleux que vivent tous les amants. L'image de sa fiancée, auréolée des vertus de l'éloignement, illuminait alors la cellule, redonnant au sergent le goût du combat et l'espérance en la victoire.

Il pouvait alors retrouver la sérénité en retournant aux sources. A sa jeunesse rouergate, marquée par son attachement au terroir et à une famille unie, auprès de laquelle il avait toujours trouvé appui dans les moments difficiles, et compréhension de certaines de ses attitudes, de certains de ses choix.

Les souvenirs affluent. Elle n'a pas été malheureuse, l'enfance de Jean-François, malgré la modicité des ressources d'un père tour à tour commis, régisseur, artisan. Malgré les rigueurs d'une éducation huguenote d'où toute fantaisie était exclue. Malgré — ou plutôt grâce à — la charge d'une famille nombreuse (six enfants, quatre garçons et deux filles).

La maison, étroite et élevée, était bien petite pour loger tout ce monde. Il fallait se serrer dans les trois chambres desservies par des escaliers droits et raides comme des échelles. Les parents s'étant réservé la pièce du premier donnant sur la rue, les filles occupant le second étage, les garçons se retrouvaient dans le grenier mansardé du troisième. Les fenêtres des combles n'avaient d'ouverture que sur les venelles qui assuraient un parcimonieux renouvellement de l'air. Ces égouts à ciel ouvert —selon système d'évacuation à cette époque— dégageaient, en particulier les

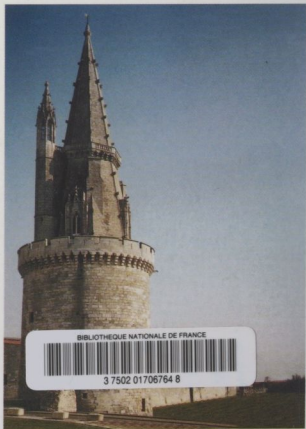


Partagée entre la nostalgie de l'épopée napoléonienne et le souvenir des libertés républicaines, la France de la Restauration nourrissait des sociétés secrètes dont l'ambition était le renversement de la royauté de Louis XVIII et de sa cour d'émigrés revanchards.

Rien ne prédestinait un jeune sergent-major, né à Villefranche-de-Rouergue d'une famille modeste, à jouer un rôle national dans la conspiration des carbonari, pour être incarcéré dans la Tour de la Lanterne et mourir sur l'échafaud en héros de la liberté.

Et pourtant...devenu le chef des "Quatre sergents de La Rochelle", Jean-François Bories allait accéder au rang de martyr et faire l'objet d'un véritable culte de la part des républicains.

Ces pages relatent l'aventure épique et romanesque, d'un Rouergat au destin hors du commun.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01706764 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

